

Introduction : la chaîne opératoire funéraire

Corinne Thevenet, Isabelle Rivoal, Pascal Sellier, Frédérique Valentin

► **To cite this version:**

Corinne Thevenet, Isabelle Rivoal, Pascal Sellier, Frédérique Valentin. Introduction : la chaîne opératoire funéraire. Frédérique Valentin, Isabelle Rivoal, Corinne Thévenet et Pascal Sellier. La Chaîne opératoire funéraire. *Ethnologie et archéologie de la mort*, De Boccard, pp.7 - 10, 2014, 978-2-7018-0352-4. <halshs-01424470>

HAL Id: halshs-01424470

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01424470>

Submitted on 2 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction : la chaîne opératoire funéraire

Corinne Thevenet, Isabelle Rivoal, Pascal Sellier et Frédérique Valentin

La mort est une dimension humaine centrale autour de laquelle toutes les sociétés ont développé un ensemble de croyances et de pratiques, souvent très élaborées et très codifiées. S'il est certainement impossible de schématiser l'extrême variété du « travail du deuil » on soulignera qu'il engage généralement la communauté au-delà des proches du défunt, qu'il tend à réaliser la séparation entre les morts et les vivants et, enfin, qu'il « construit » le défunt ou mort en ancêtre. À partir de données ethnographiques concernant essentiellement les Dayak de Bornéo, cette exigence a été identifiée dans le travail pionnier de Robert Hertz et sa théorie des doubles funérailles : l'âme du mort est dangereuse pendant une période intermédiaire, ce sont les deuxièmes funérailles qui, en le transformant en ancêtre, en font une entité bienfaisante pour les vivants.

Le devenir du corps mort, sa thanatomorphose, est également un sujet central de préoccupation. Le cadavre est le support de représentations diverses, voire de fantômes, propres à chaque culture, qui vont conditionner les différents types de traitement que l'on va lui faire subir. C'est par l'analyse de ces différents traitements que nous tentons ici de déchiffrer les solutions qu'ont élaborées les sociétés, selon deux approches rarement combinées, celle de l'ethnologie et celle de l'archéologie. Un même fil directeur a conduit ces travaux dont les contextes culturels et géographiques sont variés : celui d'une chaîne opératoire funéraire.

Les funérailles se prêtent en effet à une lecture technique, au même titre que les autres activités sociales et les « gestes funéraires » s'inscrivent, comme les autres, dans la culture matérielle. La mort d'un individu engendre un cadavre pour le « traitement » duquel sont mises en œuvre diverses techniques. Celles-ci participent d'un contexte particulier et sont donc liées à des réalités sociales. Les gestes élaborés dans le cadre des funérailles ont également pour fonction d'honorer un défunt et d'assurer la pérennité de la société. La chaîne opératoire funéraire constitue ainsi un outil permettant d'appréhender la manière dont une société s'occupe de ses morts et tient un discours particulier sur la mort.

Un outil polyvalent ...

C'est dans le cadre de l'étude des systèmes techniques qu'André Leroi-Gourhan a, le premier, introduit le concept de chaîne opératoire. Il s'agit avant tout d'un outil d'analyse, développé pour l'étude des processus assurant la transformation d'une matière première en un produit fini, que cette matière soit vivante ou inerte. La notion de chaîne implique la succession, mais surtout l'interaction des différents éléments qui la constituent. Elle est inscrite dans le temps et découpée en plusieurs étapes, elles-mêmes divisées en séquences, correspondant à un changement d'état de la matière sous la conduite d'un agent.

C'est donc un outil polyvalent qui peut s'appliquer à des processus variés, notamment ceux mis en œuvre dans le cas du décès d'un individu et de ses funérailles durant lesquelles les fonctions techniques et religieuses sont inextricablement mêlées pour ceux qui les accomplissent.

... pour déchiffrer les funérailles

Les funérailles constituent effectivement un ensemble d'actions et de gestes réalisés dans un but matériel ou non. Le cadavre est l'objet de traitements visant à sa transformation en quelque chose d'inerte : des os blancs et secs, des restes incinérés, voire rien. Les funérailles ont également des visées immatérielles : elles doivent assurer la transformation d'un individu, de membre d'une communauté vivante à celui d'une communauté défunte, qu'il demeure un ancêtre identifié ou qu'il se fonde parmi des esprits indifférenciés.

La chaîne opératoire funéraire est ainsi complexe : il s'agit d'une transformation matérielle (qui concerne le corps du défunt) et d'une transformation idéale (qui concerne son âme ou son principe vital mais aussi la place qu'il a perdue dans la société). Le statut que la société assigne au mort n'est jamais univoque : il est avant tout nécessaire d'établir la distinction entre le mort et le cadavre ; mort bienveillant mais cadavre dangereux. Cette distinction s'illustre dans la contradiction souvent véhiculée par les discours autour du mort. Les deux aspects sont indissociables, au point que, dans certaines cultures, un changement d'état de la « matière-cadavre » correspond à un changement de statut du défunt ou de ses proches.

Bornage et découpage

Le bornage et le découpage d'une chaîne opératoire dépendent des processus étudiés (ici les funérailles), du projet de l'agent (l'officiant, le prêtre, les pompes funèbres notamment) et, dans une certaine mesure, des choix de l'observateur (l'archéologue ou l'ethnologue). Il n'y a pas une, mais des chaînes opératoires funéraires et chacune est spécifique d'un groupe humain, d'un contexte particulier.

La logique voudrait que la chaîne opératoire funéraire débute avec le trépas d'un individu. Outre que la définition même de la mort est une donnée culturellement variable, certains processus techniques peuvent être mis en œuvre bien en amont, parfois par l'intéressé lui-même et de son vivant : par exemple, l'accumulation des biens matériels nécessaires au bon déroulement de ses funérailles ou l'élaboration et la construction de son mausolée. La chaîne opératoire peut ainsi être discontinuée dans le temps et ses étapes séparées par des périodes de latence plus ou moins longues. Les différentes opérations peuvent également se dérouler dans des lieux distincts. La préparation du corps et sa transformation impliquent fréquemment des espaces différents. Déterminer la fin de la chaîne opératoire est tout autant une question de choix. Bien souvent, la fermeture de la sépulture ne constitue pas un achèvement, mais une étape parmi d'autres. Une chaîne opératoire funéraire peut s'achever avec la levée du deuil ou, de manière plus absolue, lorsque advient le temps de l'oubli et que plus personne ne se souvient du défunt.

Le découpage de la chaîne peut s'organiser en plusieurs étapes centrées sur le corps et sanctionnant ses changements progressifs : la préparation du corps ; la transformation du cadavre ; le devenir des restes ; le souvenir du mort. Autant d'étapes combinant souvent plusieurs séquences complexes de gestes, mais toutes indispensables au bon déroulement de la transformation du défunt.

Les séquences de préparation et de transformation

Les différentes contributions réunies ici illustrent les principales étapes d'une chaîne opératoire funéraire idéale, telle que nous avons proposé de la découper. Elle débute par la préparation du corps, première séquence de gestes indispensables au bon « cheminement » du défunt. Il peut s'agir de techniques plus complexes que la simple toilette du corps ou nécessiter de longs préparatifs, tel « l'emballage » du corps chez les Duupa du Cameroun (É. Garine). Celui-ci requiert, en effet, l'accumulation de différentes étoffes, tout au long de la vie ainsi qu'au moment du décès, et met en jeu les relations sociales du mort. L'appréhension de cette étape est plus délicate en archéologie, les vestiges organiques étant rarement conservés.

Il est parfois possible de mettre en évidence le fait que le défunt a été habillé avant d'être inhumé. Dans quelques tombes gauloises du 3^e siècle avant J.-C., des fibres textiles ou de fourrure ont été conservées grâce à la corrosion du métal et ont ainsi permis la restitution du vêtement du défunt (J.-G. Pariat). Le corps vêtu et paré peut être exposé lors de la veillée funèbre ou au contraire, dérobé au regard des proches. La fermeture du cercueil marque alors la séparation définitive entre le mort et les vivants, précédant souvent son transport jusqu'à sa dernière demeure. Bien qu'un cercueil soit constitué de matériaux organiques et amené à disparaître, sa présence peut être mise en évidence par l'archéo-anthropologie, y compris dans les sociétés anciennes du Néolithique (C. Thevenet).

La préparation du défunt ne se borne pas à ses atours ni au contenant destiné à le recevoir, mais réclame parfois d'agir directement sur le cadavre avant son dépôt, par exemple dans les cas où l'inhumation est retardée (volontairement ou pour des raisons particulières). Les Saka des steppes d'Asie centrale (fin du 2^e millénaire avant J.-C.) ont ainsi pratiqué un décharnement actif des corps afin de les momifier, en vue de longues processions (J. Bendezu-Sarmiento). C'est par l'analyse des altérations de surface des ossements que l'archéologie peut mettre en évidence ces différentes manipulations du cadavre, préalables à sa transformation définitive. Chez les Capsiens d'Afrique du nord-ouest (10^e-5^e millénaires avant J.-C.), les traces de découpe observées témoignent de la partition du corps de certains individus, avant leur dépôt en blocs anatomiques disjoints dans une fosse (L. Aoudia-Chouakri). Mais la découpe du corps peut avoir d'autres finalités. Dans le Mexique ancien, des os longs des membres ont été prélevés pour fabriquer des instruments de musique qui, après usage, ont été déposés dans la tombe d'un autre défunt (G. Pereira).

Comme la préparation du corps, l'élaboration de la tombe s'inscrit dans l'idéologie funéraire spécifique d'un groupe, mais elle se doit également d'anticiper les décès futurs. L'archéologie s'attache ainsi à restituer l'architecture et les aménagements des tombes car ils sont déterminés par les gestes qui y seront réalisés. Le cas des allées sépulcrales mégalithiques est, à ce titre, exemplaire de l'existence d'un programme funéraire qui conditionne l'élaboration du sépulcre (A. Blin).

Devenir du cadavre et devenir des morts

La chaîne opératoire funéraire vise à la « minéralisation » du cadavre, à sa transformation en restes inertes. Cette transformation peut être naturelle et plus ou moins lente (lors de la décomposition du corps en terre) ou intentionnelle et accélérée, comme dans le cas de l'incinération. Les modalités en sont variées. Après la circumambulation du défunt autour du bûcher, seul le corps est brûlé chez les Palli d'Andhra Pradesh (O. Herrenschmidt). Les bijoux et le vêtement de la défunte lui sont retirés, la civière qui l'a transportée jusqu'au lieu de crémation est jetée. Chez les Thaïs, après avoir également fait le tour du bûcher, le cercueil, les effets personnels et la literie du mort sont en revanche brûlés avec le défunt (B. Formoso). De même, les restes incinérés n'ont pas la même destination : immergés dans une rivière chez les Palli, conservés dans une urne chez les Thaïs. La constitution de ce dépôt cinéraire est une étape perceptible par l'archéologie qui peut reconnaître différentes séquences comme la sélection des ossements et d'autres éléments présents sur le bûcher ou l'ajout d'éléments non brûlés (I. Le Goff).

Le devenir du cadavre ne s'achève pas à sa minéralisation et ses restes peuvent connaître des destinations variées. Ils peuvent participer d'une nouvelle étape funéraire, comme à Teouma (début du 1^{er} millénaire avant J.-C.), au Vanuatu. Des ossements ont été prélevés dans les sépultures, après la décomposition des corps, et certains ont été réinhumés au sein de l'espace funéraire ou incorporés dans la sépulture d'un autre individu dont des ossements ont également été prélevés (F. Valentin *et al.*). Les ossements peuvent, au contraire, devenir des

restes encombrants et faire l'objet d'une vidange. Certaines sépultures collectives du Néolithique récent témoignent de cette pratique, dont le but est de réutiliser l'espace sépulcral ou de récupérer les restes osseux (P. Chambon). L'archéologie tente ainsi de reconstituer les différentes étapes qui ont abouti aux assemblages de restes mis au jour. C'est à partir de l'analyse des différents types de sépulture découverts à Manihina (îles Marquises) qu'il est possible de proposer une chaîne opératoire complète, depuis la préparation du corps jusqu'au devenir des restes (P. Sellier).

Le souvenir des morts peut se perpétuer bien au-delà des derniers gestes entourant leurs restes. La commémoration des morts peut prendre des formes tangibles, comme chez les Nabatéens (N. Delhopital et I. Sachet). Des motifs gravés représentent le défunt ou son âme qui sont objets de commémoration, tandis que des libations et des banquets sont réalisés dans les tombeaux. Elle peut au contraire prendre une forme immatérielle ou ne pas exister, situations difficiles pour l'archéologie qui, en l'absence de support matériel, ne peut rien restituer. À Bali, les différents gestes effectués autour du corps mènent à la disparition des restes, mais contribuent à créer un ancêtre avec qui la relation se poursuit (A. Sebestény). Tandis que chez les Druzes, la réincarnation de l'âme de corps en corps conduit à l'anonymat des tombes, à l'exception de certains religieux dont le degré de perfection les fait sortir du cycle des réincarnations ; eux seuls seront commémorés par un tombeau (I. Rivoal).

L'archéologie et l'ethnologie diffèrent par leurs moyens d'approche de la chaîne opératoire funéraire et c'est tout l'intérêt de l'association des deux démarches présentées ici. Les archéologues ne l'observent pas directement mais, en tentant de retrouver une succession de gestes, reconstituent la chaîne opératoire en partant de son résultat matériel, le plus souvent les restes d'une sépulture. Les ethnologues observent généralement directement le déroulement des funérailles, à partir du décès d'un individu. Ils révèlent aussi que le travail du deuil est rarement univoque et que le traitement assigné au cadavre comme le « destin » du mort dépendent, dans la plupart des cas, du statut social du défunt (métier, âge, genre, etc.) ainsi que de la cause de son trépas.

L'une comme l'autre rendent néanmoins compte de la diversité des attitudes des groupes humains face à la mort. Les différentes étapes et séquences de gestes qui constituent la chaîne opératoire funéraire illustrent ainsi les particularités propres à chacun d'eux et montrent comment leur efficacité matérielle se double d'une efficacité sociale : celle d'assurer la transformation des morts individuelles pour garantir la permanence des sociétés.